

D'une guerre à l'autre en Algérie – 1954/1992 – effet de miroir ?

Christiane CHAULET ACHOUR

« C'est ça, le drame, pour nous autres Algériens ; on ne rêve que d'une chose, quitter cet enfer, vivre dans un pays normal, avec des gens normaux, mais, sitôt la Méditerranée franchie, on dépérit de nostalgie et de culpabilité. »
Anouar Benmalek, *Les Amants désunis*, p. 81

« Beaucoup de gens vous assimilent aux colons d'hier... Lazrag est parti, Lakhdar l'a remplacé ! »
Aïssa Khelladi, *Rose d'abîme*, p. 39

« Il y a trop de douleurs enlacées »
Salima Ghezali, *Les Amants de Sharazade*, p. 68

Chaque écrivain, en sélectionnant dans son œuvre telle ou telle séquence historique, tel ou tel motif, en créant des échos et des parallélismes qui construisent la poétique de son texte, offre à la réflexion et à la sensibilité du lecteur, un certain regard interprétatif. Le roman, plus particulièrement, a été et est un des lieux majeurs où les mémoires individuelles ont trouvé refuge et où des faits et leurs représentations ont été engrangés avec, en apparence, un souci moins démonstratif qu'esthétique. Pourtant, en ce qui concerne les guerres, on constate que la notoriété du romancier n'est pas prioritairement liée à sa réussite esthétique mais à la manière dont il offre au lecteur un miroir de ses convictions et de ses certitudes. Plaidant pour une singularité par son statut même de créateur, le romancier se retrouve porte-parole ou *outsider*. On peut imaginer en conséquence la diversité des discours sur la guerre d'Algérie et la guerre de libération nationale¹ que proposent les centaines d'œuvres de fiction écrites à leur propos.

Du côté de la littérature algérienne – celle qui nous intéresse ici –, il y a deux décennies, quand la violence en Algérie a fait à nouveau la une des informations nationales et internationales, des romanciers, tout en choisissant comme cadre principal de leur fiction la guerre civile des années 1990, ont fait resurgir la guerre de libération nationale. Jusqu'en 1980, la GLN avait été au cœur des écritures littéraires algériennes² : il a fallu plus de trente ans pour que cette thématique devienne secondaire ou s'absente des textes. Mais depuis la recrudescence de la violence dans le pays, la guerre de libération nationale fait retour comme si la société algérienne, à travers le regard de certains de ses écrivains parmi les plus marquants, faisait remonter la mémoire de la guerre de 54-62 pour essayer de comprendre cette nouvelle spirale de violence qui a précipité à nouveau le pays dans cet indicible que les romanciers tentent de prendre en charge. Est-ce un jeu de miroirs entre l'actualité prise comme sujet central et le passé explosant, en quelque sorte, au visage du présent, prémices puis installation d'une autre « guerre » civile, différente mais comparée à la première ? Est-ce simples parallélismes ou

¹ J'utiliserai l'une ou l'autre dénomination selon l'auteur ou le contenu de la citation faite. L'appellation choisie par Sylvie Thénault, en 2005, est certainement la meilleure, « guerre d'indépendance algérienne ». Mais, avec les fictions, nous sommes de plain-pied dans les représentations et nous nous devons de reprendre ces appellations, la seconde, GLN, nous étant très familière.

² - Cf. notre article en 1992 dans *Nouvelles nouvelles – Trente ans après, Nouvelles de la guerre d'Algérie*, Le Monde éditions, 1992, pp.145 à 168, Christiane Achour, « La guerre de libération nationale dans les fictions algériennes ».

assimilation d'une guerre à l'autre ? Quel type de rétrospection critique l'éloignement a-t-il pu engendrer ?

Le choix était embarrassant car ces œuvres décrivant le présent des années 90 en faisant entendre l'écho de la guerre antérieure sont nombreuses, en tout cas trop nombreuses pour une simple présentation. J'ai finalement opté pour un corpus dont les dates de publication, l'âge des auteurs et le féminin présent au centre des fictions et reflété dans les titres dessinent une homogénéité :

* Anouar BENMALEK, *Les amants désunis*, Paris, Pauvert, 1998

* Aïssa KHELLADI, *Rose d'abîme*, Paris, Le Seuil, 1998

* Salima GHEZALI, *Les Amants de Shahrazade*, éd. de l'aube, 1999³.

Tous enfants de la guerre, ces écrivains sont entrés en littérature durant ces années-là et sont sensiblement de la même génération : né en 1953, Aïssa a 9 ans en 1962, Anouar Benmalek en a 6 puisqu'il est né en 1956 et Salima Ghezali, 3, étant née en 1959. Ce sont tous trois des écrivains-journalistes. Ces précisions générationnelles sont importantes lorsqu'on interroge leurs fictions.

Trois histoires dont l'essentiel se passe dans le présent et dans les années 1990-1997 : le roman d'Anouar Benmalek offrant l'histoire pleine de péripéties étonnantes de Nassredine et d'Anna, couple impuissant face à la violence de l'Histoire de 1945 à 1997 : la GLN ouvre le bal si l'on peut dire puisque c'est la première séquence mise au fronton de l'œuvre.

Le roman d'Aïssa Khelladi l'insère à plusieurs moments à l'intérieur de la fiction comme des kystes non asséchés du passé. Enfin le roman de Salima Ghezali lui réserve une place bien circonscrite aux 2/3 du texte dans le récit de son passé par la protagoniste, Shahrazade, pour porter une appréciation sur le devenir postcolonial.

Présentons ces romans, dans la perspective qui est la nôtre.

Les Amants désunis d'Anouar Benmalek est le récit du destin d'un couple peu commun et même improbable dans l'Algérie coloniale, l'Algérien Nassredine, originaire de la paysannerie pauvre des Aurès et Anna, la Suisseuse qui, pour échapper à une enfance malheureuse, s'est retrouvée dans un cirque où elle a appris le métier de trapéziste et a finalement débarqué en Algérie en 1941.

Rien ne devait les rapprocher : ils sont séparés une première fois en mai 1945 et se retrouvent après de nombreuses péripéties à Madagascar où ils passent 5 ans (p. 261) : ils y ont deux enfants et vivent heureux. Mais le mal du pays s'empare de Nassredine qui décide de revenir en Algérie avec sa famille. Pour régler leur situation, ils confient les enfants à la grand-mère dans le village aurésien. Ils reviennent les chercher cette année 1955, alors que la GLN prend de l'ampleur depuis une année. Dans le car qui monte vers le village, ils sont arrêtés par les militaires français accompagnés d'un mouchard, le propre oncle de Nassreddine. Pris pour un responsable du FLN, celui-ci est emmené, torturé, humilié. Quand il arrive à se sauver, il ne lui reste plus qu'à constater l'assassinat de sa mère et de ses deux enfants par les combattants de l'ALN car il a été dénoncé comme traître et collaborateur. Pendant ce temps, Anna a été ramenée à Alger et expulsée.

³ Les références des citations des romans sont données dans cette édition. La page suit la citation.

Après le récit de ce passé tumultueux, on se retrouve en 1997 : Anna a décidé de revenir en Algérie pour se recueillir sur la tombe de ses enfants et revoir Nassredine s'il est encore en vie. De nouveau, quelques péripéties parsèment le séjour algérois d'Anna qui, en désespoir de cause, décide de se rendre en car jusqu'à Batna puis en taxi, de Batna au village. La scène du passé se reproduit : le taxi est arrêté, les passagers emmenés par un groupe d'islamistes et Anna frôle sans cesse la mort. Miraculeusement sauvée lors de l'attaque de l'armée algérienne contre les islamistes, elle retrouve aussi miraculeusement son mari qui, ayant reçu le mot qu'elle avait envoyé annonçant qu'elle était à Alger, est parti à sa recherche. Ils partent vers le Sud pour le peu de temps qui leur reste à vivre.

Une étude systématique des 20 chapitres de ce roman demanderait de s'attarder sur cette suite de rebondissements qu'A. Benmalek affectionne dans ses fictions : ce qui nous intéresse est plutôt d'en comprendre la logique dans la perspective de notre sujet.

La fable que construit Benmalek est le support d'un discours qui veut dénoncer la guerre quelle qu'elle soit, où les « petits » sont impuissants et grugés. Ils subissent sans jamais prendre véritablement parti dans le conflit où ils sont embarqués. De 1945 à 1997, les faibles et les démunis sont le jouet de ceux qui ont le pouvoir et les armes.

Rose d'abîme d'Aïssa Khelladi⁴ est un roman d'une rare violence où tous les plans s'enchevêtrent entre le passé et le présent et où les filiations, les fraternités et les compagnonnages sont mêlés au point que personne ne sait ce qu'il est, d'où il vient et où il va. Le récit est écrit par un jeune journaliste, Amine, qui enregistre tout ce qu'il observe ou entend. Très structuré, le roman s'ouvre par un prologue et se ferme sur un épilogue. Entre ces deux morceaux très éclairants, six parties de 6 à 10 chapitres suivent la trajectoire de cinq personnages essentiels : les parents, Mouloud et Khadidja, les plus jeunes : leurs enfants, Khaled et Warda ; et l'ami de Warda, Amine. C'est une fiction très complexe dont nous retiendrons surtout le rôle qu'y jouent Mouloud et Khadidja car ils sont la clef du lien avec le passé. La mère Khadidja est rongée par le passé et ses grandes colères lorsqu'il lui revient en vrilles sont suivies de périodes de profond abattement et elle s'interroge : « Le passé était toujours là. Le passé n'a-t-il d'autre demeure que le présent ? » (p. 46)

Les nombreuses subdivisions donnent une dimension haletante et fragmentée à l'ensemble. La GLN n'est pas présente partout mais elle est la chambre noire de référence de la violence d'aujourd'hui. Les comportements d'aujourd'hui, les alliances et les ruptures y prennent racine. Le ton de ce recours au passé de la guerre est donné dans le chapitre 3 de la première partie consacré à Mouloud et Khadidja. Mouloud a la lucidité de l'être blessé et la folie du militant traumatisé. Khadidja s'acharne à enfouir les miasmes et les cassures d'une guerre qui a été destructrice de son être. Femme de toutes les compromissions, elle essaie, jusqu'au bout de tenir les ficelles de ce théâtre morbide. Mais il n'y a pas de communication entre les personnages de la même génération ni entre les plus jeunes ou eux : chacun se perd dans le cycle de la violence qu'il a intériorisée, s'enfonçant dans une solitude où jamais une main ne se tend pour aider à sortir du gouffre. Même Amine qui apparaît comme le plus rationnel finit par y perdre sa logique.

Les amants de Shahrazade de Salima Ghezali met en scène une Shahrazade d'âge mûr, ancienne militante de la guerre qui observe et accompagne la violence de son monde algérien, écho renouvelé d'une autre violence proche dans l'histoire, la guerre de libération nationale. Univers de la nuit... Une femme, Shahrazade, n'arrive pas à trouver le sommeil, elle est seule

⁴ - Cf. notre première lecture de ce roman dans *Algérie Littérature/Action*, n°22-23, juin-septembre 1998, pp. 193 à 198, sous le titre, « Les tourbillons de l'innommable ».

dans la chambre, une nuit de guerre et essaie de résister en affirmant la croyance en une seule valeur, l'amour : « La nuit allait être rude et l'aube ne viendrait que lorsque quelque chose se serait accompli. Il fallait faire provision de mémoire panoramique pour ne pas céder à l'irrésistible montée d'adrénaline furieuse. Pour tenir, elle avait besoin d'aimer (...) Aimer pour ne pas laisser la meute vous fracasser l'âme. » (p. 6-7)

Elle songe et se souvient : ces premières pages dressent le portrait inhabituel d'une mère sans certitude et sans objectif, en attente et en révolte sourde. Après avoir vainement cherché le sommeil, avoir cherché l'évasion dans les images télévisées, elle bascule dans le rêve éveillé nourri de ses lectures et de ses fantasmes et invective la suffisance des hommes à se croire l'aboutissement possible de ses espoirs de femme. Ils ne savent rien inventer qui ouvrirait les portes de l'avenir. Elle s'adresse à l'un d'entre eux : « T'aimer toi serait comme dresser ma couche nuptiale sur une tombe. Tu me demandes d'où vient ma cruauté et tu ne vois pas que c'est ta futilité qui t'inspire ! Nos enfants meurent et tuent dans la fureur et la haine, hommes et femmes se prostituent de Bagdad à Alger, partout règnent brutalité et imposture et tu voudrais que je t'aime, toi dont la cécité se double de forfanterie ! » (p. 13)

On l'oublie presque dans les pages suivantes puis elle refait son apparition, figée, semble-t-il, devant le poste de télévision, à la moitié du récit. Mais surtout, au cœur du roman, sa pleine mesure est donnée quand sa belle-fille, Rahma, se souvient du jour où elle l'a connue. Elle n'a jamais su déchiffrer l'énigme qu'elle personnifie. Dans son monologue intérieur, elle la qualifie « d'être-labyrinthe » à l'image d'Alger qui peut simultanément ou successivement offrir l'éblouissement ou l'horreur. Elle se souvient de leur première rencontre autour de la folle Tamza et de l'imam, en pleine rue, et du geste inouï de Shahrazade qui a été la seule à aller vers la femme pour cacher sa nudité et l'emmener chez elle. Suit la conversation-confession : sa belle-mère lui raconte sa vie et ses lourds secrets, sa recherche d'une vérité dans les livres et l'impasse qui a toujours été la sienne : « La rumeur m'attribua de nombreuses aventures et plus d'un amant, mais je n'en avais cure. N'ayant pas encore trouvé les mots capables de rendre évidente cette nouvelle imposture, je demeurais crispée sur mes rêves.

Je me plongeai dans la compréhension du monde comme on se jette sur une drogue, je lisais tout et sur tous, me projetant dans des êtres à l'autre bout de la terre ou du temps. » (p. 75-76). C'est bien Shahrazade qui est porteuse de la mémoire de la GLN.

Comment évoquent-ils cette guerre et, liée à elle, le passé colonial. Je regrouperai ces évocations en 4 points :

La nuit coloniale

C'est le premier point sur lequel nous ne nous attarderons pas, tant il est logique : malgré toutes les critiques, des plus sarcastiques aux plus profondes, émises sur la post-indépendance, les romans ne laissent jamais entrevoir une nostalgie des temps coloniaux comme un certain discours médiatique et politique peut le laisser supposer. On aurait plutôt l'illustration de ce que dit Frantz Fanon dans sa lettre de démission à Robert Lacoste : « La Folie est l'un des moyens qu'a l'homme de perdre sa liberté. Et je puis dire que, placé à cette intersection, j'ai mesuré avec effroi l'ampleur de l'aliénation des habitants de ce pays.

Si la psychiatrie est la technique médicale qui se propose de permettre à l'homme de ne plus être étranger à son environnement, je me dois d'affirmer que l'Arabe, aliéné permanent dans son pays, vit dans un état de dépersonnalisation absolue. (...) Il n'était point exigé d'être

psychologue pour deviner sous la bonhomie apparente de l'Algérien, derrière son humilité dépouillée, une exigence fondamentale de dignité⁵. »

Ainsi, lorsque Shahrzade confie l'histoire de son passé à Rahma, elle n'omet rien de la violence de ce passé à laquelle elle a adhéré, au nom d'un intérêt général, tout en concédant, « j'ai certainement fermé les yeux sur plus d'un acte arbitraire ou de violence gratuite dans le camp de la révolution. » Mais elle ajoute aussi : « Après des années d'horreurs, alors que la barbarie de l'OAS et de la " main rouge", ces organisations de colons fanatiques, avait par la haine et une terreur inégalable voulu nous fermer toute ouverture sur notre propre humanité, l'indépendance arriva comme une ondée sur une terre fendillée jusqu'en son cœur par cent trente ans de colonisation et sept ans d'une guerre horrible. » (p.70)

Les Amants désunis s'ouvrent sur un espace et un temps emblématique : les Aurès, en 1955. Emblématique car, sans y faire allusion, le romancier peut compter réactiver, en trompe-l'œil, les mémoires diverses de la guerre. Du côté de la guerre d'Algérie, la scène re-programme immédiatement l'assassinat du couple Monnerot en novembre 1954, devenu un « motif » récurrent d'un certain nombre de textes depuis⁶. Du côté de la guerre de libération nationale, on pense immédiatement, au soulèvement du 20 août 1955 dans le nord-est du Constantinois⁷. Sur le plan strictement littéraire, le choix de cette ouverture donne le ton de toute la fiction : celle du démantèlement d'une famille atypique, de l'écrasement d'un Algérien « modéré »⁸, de l'expulsion de sa femme, étrangère et de l'assassinat des enfants par représailles contre le traître que le père est devenu pour les combattants de l'ALN.

Au Chapitre 7, Nassredine, âgé, vient d'apprendre qu'Anna est revenue en Algérie et se met à sa recherche... désespérément. Lui revient alors en mémoire la vie de son propre père, Dahmane qui vivait dans un douar près de Batna, lieu romanesque de convergences de toutes les violences du présent et du passé. Ce sont les courts passages que l'auteur consacre à la condamnation de la colonisation, après le tableau d'ouverture que nous venons d'évoquer mais toujours pour souligner le fatalisme de l'Algérien moyen : « La colonisation est installée depuis plus de trois quarts de siècle, et elle va durer pendant encore de longues et terribles années. Dahmane n'imagine même pas, d'ailleurs, qu'elle finisse un jour. Comment peut-on vaincre ces gens beaux et forts qui ont pris, par le feu des canons, toutes les bonnes terres et dont le pays d'origine, par-delà la mer, est, paraît-il, un miracle de luxe et de puissance ? (...) On soupire donc devant l'infortune du sort, se contentant de vouer ces mécréants de mangeurs de porc à cet Enfer que Dieu promet aux injustes » (p. 131).

⁵ Frantz Fanon, « Lettre au Ministre résidant » (1956) dans *Pour la révolution africaine* (1969), Paris, Maspero, Petite collection Maspero, 1975, pp. 51, 52.

⁶ On peut citer la nouvelle de Leïla Sebbar, « On tue les instituteurs », dans *Une enfance algérienne*, Paris, Gallimard, 1997 - Bernard-Henri Lévy, *Les Aventures de la liberté*, Paris, Grasset, 1991, p. 275 - Cf. l'article de Danielle Marx-Scouras, « "On tue les instituteurs" : Camus et les impératifs pédagogiques », pp. 297-308 dans *Albert Camus et les écritures du XX^e siècle*, collectif, Artois Presses Universités, 2003, 381 p.

⁷ Cf. Sylvie Thénault, *Histoire de la guerre d'indépendance algérienne*, Paris, Flammarion, 2005, Edition de 2012, Champs Histoire, p. 55 et sq.

⁸ Le texte précise : « Il a réussi, pendant toute cette partie de la guerre, à se mouiller le moins possible. (...) Comme beaucoup de monde en Algérie, il aurait souhaité un peu plus de justice dans leur pays, un peu plus de dignité aussi et, pourquoi pas, l'indépendance si cela se révélait le seul moyen d'avoir l'un ou l'autre. Mais il s'estime trop ordinaire, trop peu courageux, poltron même à vrai dire, pour monter au maquis et combattre les armes à la main. Et puis tuer ou se faire tuer, poser des bombes ou mourir de faim et de froid, pourchassé dans les djebels, il se sent bien incapable de s'y résoudre. » (p. 19) Lire tout le passage qui accrédite en ouverture de la fiction la tiédeur des Algériens pour la lutte.

Cette « discrétion » dans l'évocation de la colonisation – et, en partie, sur la GLN comme nous allons le voir –, peut être référée à la conscience d'une saturation de ces thématiques dans la littérature algérienne depuis 1962.

Dénonciation de LA guerre

Ces trois romans, assez représentatifs dans leur diversité d'écriture mais aussi dans leur rapport à la GLN des romans d'après 1992, dénoncent tous LA guerre, en mettant sous ce vocable toute guerre comme dévoratrice des êtres et inféconde par sa violence.

Dans *Les Amants de Shahrazade*, Nour son fils, retrouve une petite cousine dans une bâtisse après l'incendie et le massacre des habitants du lieu par les islamistes : « C'est la guerre, petite gazelle ! Elle est revenue, l'ignoble ogresse qui dévore les hommes et les transforme en bêtes furieuses. Ici comme ailleurs... C'est la guerre, et c'est la nuit qu'elle aime le plus. Prends garde à toi et n'hésite pas à fuir devant ta propre ombre. » (p. 18)

Lorsqu'on arrivera au terme du récit après plusieurs péripéties, Shahrazade, femme en apparence impassible, a un sursaut de colère : « Elle se sentit étouffer d'être dans une telle intimité de la guerre, puis, à peine goûtés les fruits de la paix, en être à nouveau privée... Et voir ses enfants embarqués dans une nouvelle guerre ! » (p.98)

Dans ce roman, le seul moment où les deux guerres sont superposées est celui où les militaires viennent arrêter Athir, le fils islamiste et où, en son absence, Nour, le fils démocrate, donne les papiers de la famille : Shahrazade se souvient de scènes semblables avec les militaires français : « En regardant Nour remettre les pièces d'identité à l'officier, Shahrazade revit en un moment de vertige la scène qu'elle avait vécue l'année qui suivit l'indépendance, quand les militaires avaient fait irruption dans la nuit pour faire basculer son destin. Elle revit toutes les autres fois où des soldats français avaient surgi dans les nuits de son enfance tandis que des femmes poussaient des cris de bêtes blessées en s'accrochant au corps de leur fils que la nuit engloutissait, puis tout au long de son adolescence quand toutes les peurs enchevêtrées faisaient se tordre ses entrailles à chaque fois que le son si honni des coups martelés contre la porte retentissait dans la nuit. Elle se revit à quinze ans écrivant au goudron sur les murs les mots Liberté et Indépendance. » (p. 97-98)

Dans *Les Amants désunis*, dès son arrivée à Alger, 42 ans plus tard, Anna retrouve l'atmosphère quittée comme si tout était inchangé : « une multitude de barrages de soldats ou de gendarmes aux traits tirés, nerveux, l'insulte facile aux lèvres (...) ça y est, elle était donc vraiment arrivée. Dans l'incroyable : *le passé, son passé. Avec tout en vrac* » (p. 37). Parallèlement, Nassredine qui vit dans un HLM, se calfeutre chez lui au lieu d'aller vers sa voisine dont les deux fils viennent d'être tués par des islamistes en bas de l'immeuble. Il a honte mais ne bouge pas, fidèle à son profil tout au long de la fiction : « Ce désespoir qu'il ne connaît que trop bien est de retour, poussée de fièvre enserrant la poitrine, l'estomac, le bas-ventre » (p. 47).

La superposition est clairement établie une nouvelle fois par Anna, à un moment autrement dramatique : celui de sa capture par les islamistes. Présent et passé se télescopent : « - Pour votre malheur, madame, bienvenue chez les combattants d'Allah !

Elle n'est pas surprise, certes. C'est donc cela, le diable, que ses enfants ont, bien avant elle, déjà croisé. Cela n'empêche pas l'épouvante de fondre sur elle, tel un rocher immense qui se serait détaché de la montagne et l'aurait écrasée d'un seul coup, souffle, muscles et dignité compris » (p. 115).

Dans *Rose d'abîme*, le cerveau malade de Mouloud mêle violence de la résistance au colonialisme et émeutes d'octobre 88 dans les rues d'Alger. La torture que Mouloud subit dans les commissariats du présent, écho de celle subie pendant la GLN, forment le sommet tragique du roman. Le cri que pousse Mouloud, écrit le narrateur fut « un barrissement féroce qui abîma l'humanité ». Mouloud est totalement inadapté à l'univers de l'indépendance et cette inadaptation s'est traduite par les coups qu'il donnait à son fils et même parfois à sa fille⁹.

La violence contre les femmes

« Une femme seule est à la merci de tous les pères ! »
Rose d'abîme, p. 77

Cette histoire de violence contre les femmes, pour de bonnes ou mauvaises raisons, est une histoire déjà entrevue dans la littérature algérienne : on se souvient que Nedjma, la femme sauvage, est tuée par Mustapha dans *Les Ancêtres redoublent de férocité*, pour la faire échapper à la souillure de l'occupant. Et les constructions théâtrales et romanesques s'éclairent à la lecture de l'analyse de F. Fanon dans « L'Algérie se dévoile », chapitre essentiel de *L'Année de la révolution algérienne* (1959).

La violence qui a tant de mal à se dire et s'écrire est celle du viol.

Viol légalisé masqué en acceptation de mariage comme cette décision abrupte de Shahrzade d'abandonner le mari qu'elle a aimé et avec lequel elle a partagé la lutte et les premiers mois de l'indépendance, pour épouser l'officier qui les a convoyés dans le camp du sud : « j'acceptai sa proposition de quitter mon époux pour devenir sa femme. (...) J'ai épousé le militaire parce que je n'avais plus les mots qu'il fallait pour une nouvelle révolution, parce que j'étais fatiguée par les années atroces que nous venions de passer et parce que rares étaient ceux qui auraient compris le sens d'une autre rupture. J'étais même prête à accepter ma culpabilité. Inutile de se cacher la vérité, j'ai été vaincue et j'ai adopté une attitude de vaincue » (p. 74).

Ce n'est pas à proprement un viol que raconte Salima Ghezali mais cela y ressemble fort et cela concerne le présent mais à partir d'une histoire ancienne de domination masculine. Dans les rues de la ville, une « folle », Tamza, se dénude et hurle : « Quand je suis née (...) Pas de youyou, nul cri de joie... Ce n'est qu'une fille, nulle voix ne élèvera pour célébrer l'absence du phallus vengeur, l'emblème national » (p.61) Ces imprécations dénonciatrices se poursuivent sur trois pages jusqu'à ce qu'un jeune imam la prenne brutalement par le bras pour la faire taire. Mais il est pris de désir au toucher de cette chair jeune et le vent se collant sur son kamiss rend « visible la coupable humidité de son bas-ventre » (p.66).

Le viol proprement-dit a longtemps été au centre des guerres et l'histoire humaine s'est habituée à le considérer comme un dommage collatéral inévitable. Il est non seulement humiliation du vaincu (encore une fois la femme n'est pas sujet mais objet d'un échange d'ennemis, d'où l'assassinat de Nedjma par Mustapha¹⁰) mais bien souvent relance d'un

⁹ Cette violence engrangée par les acteurs de la guerre est intensément rendue par Claire Tencin dans son récit, *Je suis un héros j'ai jamais tué un bounoul*, Paris, éd. du relief, 2012.

¹⁰ Cf. le documentaire de Jérôme Lambert et Philippe Picard (France 5 le 2 décembre 2012 à 22.05. Avec les interventions d'Alexis Jenni (Prix Goncourt 2011 pour *L'Art français de la guerre*) appelé, à juste titre, comme spécialiste du légionnaire avec une certaine empathie et qui expliquait que « séduire une femme indigène, c'est vaincre l'adversaire ». C'est une loi de la guerre.

processus de violence. Reprendre tous les viols liés à une guerre serait fastidieux tellement ils sont partout présents. Et pourtant les viols tus des mères pérennisent les viols des filles¹¹.

On peut retrouver les mentions de ces viols¹² mais les témoignages et les fictions en ont peu parlé jusque dans les années 90 d'une part parce qu'il y a eu un vrai mouvement de la société civile représenté par les mouvements de femmes avec des procès symboliques des violeurs, d'autre part, parce que écrivains et écrivaines ont inscrit, dans leur trame narrative, cette réalité ce qui témoigne d'une évolution certaine des mentalités en la matière.

Le viol est obsessionnel dans *Les Amants désunis* lorsque la vieille Anna se retrouve dans le camp des islamistes et le narrateur s'y attarde même longuement. Les flash-back sur la guerre d'Algérie n'en font pas état.

Par contre, c'est la thématique essentielle de *Rose d'abîme* : cette violence s'exerce sur la fille, Warda, enlevée par un islamiste¹³ comme elle s'est exercée dans le passé sur Khadidja successivement violée par des militaires français puis par l'un des siens, un combattant, Slimane devenu colonel à l'indépendance. Ce viol de la mère est circonscrit dans le roman mais particulièrement bien restitué. Dans le chapitre 4 de la troisième partie¹⁴, la scène du viol fait ce qu'elle peut pour se frayer un chemin jusqu'à sa conscience. Mais Khadidja résiste et va revivre les viols dans le détail, tout en affirmant « le goût salé me rappelle encore cette scène du viol qui n'a jamais eu lieu » (pp. 134, 135). Qui donne tous les détails si ce n'est son inconscient ? Le souvenir se conclut sur « *Khadidja n'a jamais été violée* ». Pourtant, à la fin du récit, on la voit prendre son viol comme monnaie d'échange avec Slimane pour l'obliger à accepter le mariage avec Warda (p. 228-229) et sauver l'honneur de la famille en une magouille répugnante !

La violence enkystée et la transmission bloquée

Tous les romans dénoncent l'incapacité de transmission de ce que fut la GLN aux jeunes générations. On perçoit cela, soit dans un discours argumentatif assumé comme le fait Shahrzade avec sa belle-fille, Rahma : « Nous n'avons pas su vous transmettre ce qu'a vraiment été la libération ; ce ne fut pas une fête comme cela a été si souvent dit, non, ce fut

¹¹ La sortie du silence du viol de guerre en Algérie est tout à fait récente : les années 90 déclenchent la mise en mots des crimes sexuels subis entre 54 et 62 mais avec avec réserve, comme si le silence, si longtemps conservé, ne devait plus être rompu. Voir l'analyse du rôle du témoignage de Louissette Ighilahriz dans mon article, « Guerres en Algérie – Le voile du viol », *Lendemain*, revue franco-allemande, numéro sur La guerre d'Algérie, 2006. Article disponible sur mon site : <http://www.christianeachour.net>

¹² - Cf. ainsi Frantz Fanon présentant des cas psychiatriques : le malade qui ne peut envisager de revivre avec sa femme qui a été violée en sachant qu'elle n'y est pour rien et qu'elle lui a ainsi sauvé la vie. « Cas n°1 – Impuissance chez un Algérien consécutive au viol de sa femme », *Les Damnés de la terre*, rééd. La Découverte, 2002, p. 244 et sq. Très bel exemple du traumatisme partagé par l'homme, la société et les moyens d'y remédier.

¹³ Le viol de Warda, la fille, est la ligne thématique dominante du roman : il court des pages 70 où commence son calvaire aux dernières pages du roman où on la retrouve folle et lucide, ayant refusé d'avorter mais refusant aussi d'accoucher, ce qui fait dériver le texte vers le symbolisme d'une gangrène enkystée au cœur du pays dont, selon une métaphore habituelle, Warda, la femme violée et fécondée, serait le symbole.

¹⁴ Auparavant, il s'annonce dans les pensées qui traverse Khadidja quand elle suit avec inquiétude le délire de Mouloud : « "je ne sais pas si toi-même m'appartiens si tu n'es pas la femme d'un autre". Elle acquit la certitude qu'il était *au courant* ! Mais de quoi » (p. 67).

une résurrection...¹⁵ » (p. 70) ; soit dans les invectives que Mouloud adresse à son fils, Kamel, quand il est effondré par la disparition de sa sœur : « *Din rab*, qu'est-ce que cette génération qui pleure ! Où est le souffle de novembre 1954 ? » Et il est à ce point retourné dans le passé, qu'il enchaîne : « Les Français ne nous vaincront pas, tu entends ! » (p. 81)

Dans *Rose d'abîme*, les six chapitres de la cinquième partie montrent l'enkystement de la violence : la société continue à phagocyter ses tares et ses déviances, détruisant par ce processus d'étouffement et de silence, toute possibilité de se délivrer de la violence en la regardant en face, en l'analysant dans l'Histoire. Alors ce qui devrait être perçu comme contingent et lié à un contexte précis devient essentiel, sorte de fatalité qui, si elle confirme le point de vue tragique – mise en scène d'une action où les jeux sont déjà faits où aucune conciliation n'est possible entre l'homme et le monde –, aboutit à une sombre désespérance et à l'impossibilité d'envisager une sortie de la spirale.

Passant d'une langue à l'autre, le narrateur dans l'épilogue s'adresse directement à son lecteur de 1998 – associant les deux guerres en une condamnation impitoyable au tribunal de l'Histoire : « ...Nous ne sommes pas nés d'une civilisation mais d'une absence de civilisation, nous ne sommes pas porteurs d'humanité mais de barbarie, nos idéaux ne sont que tyrannie et *taghout*, la seule conception que nous ayons de la vie est sa fin, nous venons d'un temps éculé archaïque, pour faire la guerre au rire à la joie de vivre et à la beauté, nous sommes les barbares de cette fin de siècle, chers frères (*echroub hadja man ândi Allah ilakina fi lakhra ouala fel khir.*) » (p.253)

Auparavant, Kamel qui devient émir, a vainement tenté de résister à la voix des islamistes qui lui dise de sortir de ce pays « où les communistes et les athées sont dans l'opulence » (p. 169). Ils lui ont bien dit à lui comme aux autres jeunes : « Tu es né bien après l'indépendance du pays. Qu'as-tu à voir avec l'histoire de ces gens-là ? Laisse faire ceux que le destin a choisis pour rétablir la voie » (p.130).

Moins indexé au présent de la guerre civile, le discours de Shahrazade pointe le germe de l'enkystement : « En ces premiers jours de l'Algérie indépendante, les enfants – grappes bariolées de vert, blanc, rouge – dansaient et riaient, heureux d'avoir tous été habillés des couleurs de l'emblème national, mais au fond des yeux des adultes, l'iris sombre tremblait. Nous avons vécu trop d'horreurs pour que les choses se passent simplement... Il y eut encore beaucoup de massacres. En certains endroits, la terre saturée vomit du sang, de ce sang couleur de crime que l'on accomplit par malédiction, qui ne se fige jamais et continue de bruire entre les frères, laissant comme une écume d'angoisse dans le sillage des mots. » (p.71)

Mais elle dénonce aussi les responsables de l'enkystement et prête à sa protagoniste – sa « demie » porte-parole en quelque sorte –, une affirmation sur la vivacité active de la guerre d'Algérie : « Je suis convaincue que les services de propagandes et d'intox de l'armée française ont gagné la guerre en Algérie qu'ils ont su semer les graines de la discorde que nos atavismes allaient faire prospérer au-delà de toute mesure. Aujourd'hui, une part de moi-même reste persuadée que nous avons perdu la guerre au moment même où nous chantions l'indépendance. Je ne crois pas que nous guérirons un jour de ce que nous avons subi ni de ce que nous avons accepté d'arbitraire et d'injustice au nom de l'unité des rangs. » (p. 74) Le constat semble être celui de l'irréversible, nuancé immédiatement par le souvenir des

¹⁵ Shahrazade développe cette idée de résurrection : « Une résurrection, cela vient de beaucoup plus loin que la joie ou le bonheur d'avoir vaincu l'ennemi, c'est infiniment plus brutal qu'un volcan qui se réveille et c'est fragile comme un oisillon qui palpète. » (p. 71)

manifestations du 11 décembre 1960 à Alger, « Des femmes et des enfants arabes par milliers qui déferlaient de partout comme dans le pire cauchemar d'un colon européen. » (p. 98)

Pour que cet enkystement fonctionne, il est nécessaire de mettre en place des rites. C'est ce que dénonce Aïssa Khelladi dans son épilogue ; la GLN n'est plus le ferment dynamique du devenir qu'elle aurait dû être et elle est enfermée dans un discours et des rites convenus qui l'émasculent et la stérilisent : « Mouloud mort. La télévision filme les obsèques et de nombreux orateurs prennent la parole pour rappeler l'héroïsme de l'ancien combattant et stigmatiser le crime dont il a été victime. "Une perte irremplaçable pour tout le pays", est-il affirmé. Des dirigeants politiques assistent à l'enterrement. Après l'oraison funèbre, une clique officielle entonne l'hymne national. » (p.254) Cérémonial, rites et écritures dont il faudrait débattre dans notre période actuelle où paraissent de nombreux témoignages ou mémoires des militants de la libération et ces militants meurent.

En guise de conclusion provisoire : cela revient mais cela ne recommence pas

On constate, avec ces trois fictions, que les romanciers de cette avant-dernière nouvelle génération, travaillent plus sur les méfaits de l'amnésie non pour remettre en cause la lutte anti-coloniale mais pour sonder les effets non assumés à la libération que toute violence engendre ; pour ces œuvres, il y a retour de la violence à cause d'un blocage de mémoire, d'un brouillage des faits et des responsabilités, en France et en Algérie, qui n'ont pas permis de regarder en face les traumatismes du passé engendrant à leur tour des faits et gestes de violence non résorbés parce que non affrontés et dilués dans un récit euphorisant de l'histoire passée dont une des caractéristiques est une répartition binaire et sans nuance.

Les romanciers ne s'inscrivent pas dans le long terme – comme par exemple, la remarquable enquête sur Palestro de Raphaëlle Branche. Ils fonctionnent plus au flash, au télescopage qu'à l'explication. Tout militant de la GLN devient suspect d'actions troubles. S'il est sain de dépoussiérer la notion de « héros », l'est-il autant de diaboliser les acteurs de la guerre en les assimilant au pire d'une guerre en installant une confusion entre passé et présent ?

Les écrits sur la GLN n'ont pas tous été hagiographiques comme on a tendance à le penser. Les écrivains ont fait ce travail de mise en visibilité de la complexité de la guerre et de ses effets surnois. Dans les trois fictions étudiées, la GLN n'est plus qu'une incise ou une séquence enfouie dans le noir des consciences et des mémoires et dont l'Algérie a du mal à se remettre. C'est sans doute assez simplificateur.

Pourquoi alors ne pas relire l'ensemble de ces fictions – ces trois et d'autres –, qui ont mis l'accent sur la violence et l'absence de transmission, à la lumière des analyses des *Damnés de la terre*, le chapitre sur la violence et celui sur « Mésaventures de la conscience nationale ». Ne nous parlent-ils pas de cet enkystement de la violence : « (...) Nos actes ne cessent jamais de nous poursuivre. Leur arrangement, leur mise en ordre, leur motivation peuvent parfaitement *a posteriori* se trouver profondément modifiés. Ce n'est pas l'un des moindres pièges que nous tend l'Histoire et ses multiples déterminations. Mais pouvons-nous échapper au vertige ? Qui oserait prétendre que le vertige ne hante pas toute existence ?¹⁶ » Cette note est corroborée par

¹⁶ - Dès *Sociologie d'une révolution – L'An V de la révolution algérienne*, Maspero, Cahiers libres 3, 1959, F. Fanon évoquait ces questions de « réparation » d'une communauté et de l'autre. Cf., en particulier, les chapitres IV et V. Il revenait à ces questions dans le chapitre des *Damnés* où il parle de la torture, dans le chapitre V, « Guerre coloniale et troubles mentaux », évoquant les cas complexes et les prolongements d'un traumatisme ou d'un acte de violence commis en toute connaissance de cause mais, néanmoins, traumatisant. Notre citation est extraite de ce chapitre.

le témoignage de cours de Fanon à Tunis : « Lilia Ben Salem rapporte qu'il était très sceptique sur les lendemains de la paix et qu'il se demandait ce qui pourrait capter la charge de violence accumulée par les Algériens contre l'oppression coloniale ¹⁷. »

N'analysent-ils pas le double danger de ne pas assumer les traumatismes de la guerre et celui de laisser le « peuple » sur le bas côté ? Fanon, observant les premiers temps des indépendances africaines, écrit : « le parti organique, qui devait rendre possible la libre circulation d'une pensée élaborée à partir des besoins réels des masses, s'est transformé en un syndicat d'intérêts individuels. Depuis l'indépendance, le parti n'aide plus le peuple à formuler ses revendications, à mieux prendre conscience de ses besoins et à mieux asseoir son pouvoir. Le parti, aujourd'hui, a pour mission de faire parvenir au peuple les instructions émanant du sommet. Il n'y a plus ce va-et-vient fécond de la base au sommet et du sommet à la base qui fonde et garantit la démocratie dans un parti. [...] Après l'indépendance, le parti sombre dans une léthargie spectaculaire. On ne mobilise plus les militants qu'à l'occasion de manifestations dites populaires, de conférences internationales, des fêtes de l'indépendance. Les cadres locaux du parti sont désignés à des postes administratifs, le parti se mue en administration, les militants rentrent dans le rang et prennent le titre vide de citoyen ¹⁸. »

N'a-t-on le choix qu'entre trop de célébration et trop de démolition ? La lucidité et la complexité auraient-elles irrémédiablement déserté les consciences algériennes et leurs fictions ? Certainement pas. Toutefois, la plupart des fictions ont une difficulté certaine à sortir du discours de la victime pour laisser émerger une analyse qui prenne en charge le long terme.

¹⁷ Kmar Bendana, « Sur les traces de Frantz Fanon à Tunis » (ISHMN/Université de La Manouba), à paraître dans *Algérie Littérature/Action* en 2013. Lilia Ben Salem, sociologue a suivi les cours de Fanon à Tunis, a confié son dossier Fanon à K. Bendana.

¹⁸ Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* (1961), rééd. Paris, La Découverte/Poche, 2002, pp. 163, 164 dans « Mésaventures de la conscience nationale ».